

Les opérateurs argumentatifs dans *L'Assommoir* d'Émile Zola

Dr. Hoda Omar Amine - Professeur adjoint
Faculté des langues et de traduction
Université Misr pour les Sciences et la Technologie
dr.hoda.amin@gmail.com

Résumé : Les opérateurs argumentatifs dans *L'Assommoir* d'Émile Zola.

Notre article vise à montrer l'importance de deux marqueurs argumentatifs « mais » et « comme » liés aux caractéristiques des personnages principaux de *L'Assommoir* d'Émile Zola. À travers cette étude, nous avons voulu mettre en évidence l'une des théories modernes de l'argumentation : la théorie de l'argumentation dans la langue. Cette théorie a été fondée par le célèbre linguiste Oswald Ducrot et son équipe. Le linguiste a prouvé avec cette théorie une vision générale selon laquelle le langage remplit une fonction argumentative subjective et essentielle. Et que les arguments sont enracinés et liés au langage comme les deux faces d'une même médaille qui ne peuvent être séparées l'une de l'autre. Nous constatons également que la théorie établit une nouvelle idée en prenant la fonction argumentative comme fonction de base du langage. Comme en témoigne la célèbre phrase « Nous parlons en général avec l'intention d'influencer ». Grâce à cette théorie, nous avons pu distinguer les constantes entre les opérateurs d'arguments. Nous avons alors découvert que nos trois protagonistes sont unis par un « mais » et un « comme », qui est aussi leur caractéristique. Pourtant, les mêmes marqueurs qui les unissent fatalement les séparent aussi, nous avons vu qu'ils s'opposent, tant physiquement que mentalement. Exploitant les potentialités inhérentes à la langue, le locuteur procède au jeu de réalisation et de déréalisation consistant respectivement à renforcer l'orientation argumentative du discours ou à l'atténuer, voire à l'inverser. Tout cela grâce au fait que la mobilité du discours chez Zola ne s'arrête jamais à une seule image ou à un seul texte.

Mots-clés : langage, discours, fonction, argument, connecteur.

Dans cette étude, nous nous proposons d'analyser les repères argumentatifs dans *L'Assommoir* d'Émile Zola. La linguistique étant définie comme la science dont l'objet est le langage, une discipline qui permet d'étudier sa fonction, nous n'avons pas besoin de les analyser pour nous tourner vers autre chose qu'eux-mêmes. La plus petite partie de la langue contient la langue entière. Ces faits linguistiques peuvent être identifiés par le rôle qu'ils jouent dans le fonctionnement du langage, c'est-à-dire leur pertinence (Le Petit Robert, 2008). Pour comprendre ce phénomène, nous choisissons d'analyser les deux marqueurs argumentatifs « mais » et « comme » dans *L'Assommoir*. Car ils sont les plus fréquemment utilisés dans le discours des personnages. Étant donné le grand nombre de séquences dans lesquelles ces deux connecteurs apparaissent, nous nous sommes concentrés uniquement sur les passages les plus représentatifs pour chacun des trois protagonistes du roman.

Notre interprétation de ces deux opérateurs argumentatifs est basée sur la représentation des trois héros principaux, Gervaise, Lantier et Coupeau, ainsi que leurs interactions telles que décrites par l'auteur. À travers ces différents usages, l'écrivain tire pleinement parti du contexte et des intentions explicites des locuteurs, aussi bien que des jugements implicites sur leur situation et leurs attitudes. Le problème est donc de déterminer la valeur et la fonction de ces deux conjonctions en examinant leur usage dans les scènes respectives des trois personnages de l'histoire. Notre recherche aura donc un double objectif de nature sémantique et pragmatique.

Notre approche s'inspire de la théorie de l'argumentation dans la langue développée par Oswald Ducrot et Jean-Claude Anscombe (1980, 1983), notamment la théorie de l'argumentation de Ducrot (1995) qui analyse certains faits du langage appelés opérateurs d'argumentation, où ils agissent comme des modificateurs déréalisant. En appliquant cette théorie, nous tenterons de montrer la pertinence de ces indices argumentatifs pour la construction des portraits des protagonistes. Oswald Ducrot (1995, pp. 101-102) a fourni l'explication suivante du concept de modificateur de déréalisation : « Un thème lexical (adverbes, conjonctions, adjectifs...) Y est modificateur déréalisant par rapport à un prédicat X si deux conditions sont remplies :

- 1- Si le syntagme XY n'est pas senti comme contradictoire ;
- 2- Si le syntagme XY a une orientation argumentative inverse ou une force argumentative inférieure à celle de X.

Si XY a une force argumentative supérieure à celle de X, et de même orientation, Y est un modificateur réalisant ».

Dans le même esprit, Ducrot et son équipe (1980, p. 100) ont proposé une interprétation de l'élément « mais » basée sur les travaux antérieurs de Ducrot (1972, pp. 128-129). Selon leur formulation, « l'expression *P mais Q* suppose qu'une proposition *P* est un argument pour une conclusion *r*, et une proposition *Q* est un argument qui annule cette conclusion ». De même, Ducrot et Anscombe (1983) ont étudié le rôle de diverses particules linguistiques telles que « mais », « cependant », « même » et « à moins que » entre autres. Nous appliquerons cette approche à l'analyse des connecteurs argumentatifs qui distinguent nos trois personnages principaux. Pour éviter de répéter trop fréquemment les termes « modificateur de

déréalisation » et « modificateur de réalisation » ; nous utiliserons les abréviations MD et MR lors de l'analyse des séquences.

I. Modificateur déréalisant inverseur « mais »

Le Petit Robert de la langue française (2008) définit « mais » comme : une conjonction qui marque une transition. Au début d'une phrase, « mais » introduit l'idée inverse de ce qui est exprimé. Il introduit des limitations, des corrections, des ajouts, des précisions de fond, des objections (surtout à la forme interrogative) et des surprises (à la forme exclamative). Il met également l'accent sur le mot qui vient d'être prononcé en le renforçant.

I.1. Gervaise (« mais » a été utilisé 113 fois par cette personne)

Dans cette séquence, le narrateur rapporte en style indirect le discours verbal de Gervaise et de Lantier. Gervaise rassemble les vêtements sales qu'elle emmènera au lavoir. Lorsqu'elle veut prendre le linge de Lantier dans la malle, celui-ci s'interpose et refuse que Gervaise s'occupe de sa lessive. Il préfère s'en occuper lui-même. Cependant, Gervaise ne semble pas comprendre son désir, et c'est que Lantier lui reproche :

« Tonnerre de Dieu ! obéis-moi donc une fois ! Quand je te dis que je ne veux pas ! Mais pourquoi ? reprit-elle, pâlassante, effleurée d'un soupçon terrible. Tu n'as pas besoin de tes chemises maintenant, tu ne vas pas partir... Qu'est-ce que ça peut te faire que je les emporte ? » (Zola, 1983, p. 30).

Parmi les trois principales catégories proposées par Oswald Ducrot et son équipe ((1980, p. 100), pour analyser le connecteur « mais », nous retiendrons la catégorie correspondant au type suivant : Le « mais » au début de la réplique introduit un Q explicite :

X : *mais* Q,

« Mais » enchaîne avec une réplique *P* d'un interlocuteur Y, et qui marque l'opposition de X :

Y : *P*

X : *mais Q*,

à l'acte de parole de Y disant *P*.

Le « mais » dans l'extrait précédent, au début de l'énoncé, introduit par Gervaise (qui est le locuteur X), exprime son objection à Lantier (qui est le locuteur Y). Sa réplique introduit une proposition Q : « Tu n'as pas besoin (..) ? » Cette proposition de Gervaise sert d'argument contre l'acte de parole de Lantier, qui se compose de deux commandements : « obéis-moi » et « je ne veux pas ». Explicitement, Gervaise s'oppose au deuxième impératif : « je ne veux pas », car elle ne comprend pas pourquoi Lantier ne veut pas qu'elle s'occupe de ses vêtements sales. Or, Gervaise veut connaître la raison pour laquelle Lantier ne tient pas à ce qu'elle accomplisse une tâche qu'elle avait l'habitude de faire. L'attitude de Lantier la surprend parce qu'elle était inhabituelle. Avant cela, Gervaise s'occupait du linge de toute la famille. Pourquoi donc Lantier a-t-il changé subitement et anormalement ?

En fait, Lantier reproche à Gervaise de vouloir faire ce qu'elle a toujours fait. Cela ne l'avait jamais dérangé auparavant. Alors pourquoi maintenant ? C'est une accusation qui n'a aucune raison d'exister car elle n'est pas fondée. Ce faisant, Gervaise s'est également opposée au premier ordre : « obéis-moi ». Car Gervaise a violé son ordre en insistant de cette manière. Elle refuse de le laisser tranquille, donc elle refuse d'obtempérer. Cependant, Gervaise semble nier ne pas être obéissante, car elle veut surtout être obéissante comme d'habitude. Or, il y a cette rupture dans les habitudes. Et Gervaise ne comprend pas ce changement : elle

semble vouloir séparer l'incompréhension du fait de la désobéissance. Si Gervais comprenait enfin l'attitude de Lantier, elle accepterait de s'incliner. Dans ce cas, le « mais » devient plus controversé ou ambigu. Il apparaît plutôt comme un reproche.

Gervaise est dans la buanderie, commence à faire la lessive, discute avec une amie concierge, Mme Boche. Cette dernière est très curieuse et interroge Gervaise sur sa relation avec Lantier. Gervaise a dit qu'elle avait 22 ans et venait de Plassans, près de Marseille, dans le sud de la France. Comme elle, Lantier est originaire de Plassans, n'est pas marié et vit avec elle en concubinage. Elle avait 14 ans et lui 18 quand ils se sont rencontrés. Il lui donna deux enfants illégitimes : Claude et Etienne. Battue par son père, Gervaise attend de Lantier l'amour qui lui manque. Alors quand il lui promet monts et merveilles et la persuade de quitter son Plassans natal, elle accepte sans hésiter. Gervaise a également dit à Madame Boche pourquoi elle et Lantier n'étaient pas mariés. Puis elle continua sa conversation avec Mme Boche et lui expliqua les raisons de suivre Lantier à Paris. Elle a dit qu'il devait faire d'elle une blanchisseuse et lui un chapelier, afin qu'ils puissent vivre une vie heureuse et paisible. C'est pourquoi ils sont venus à Paris. Mais les problèmes ont commencé après que Lantier a dilapidé le petit héritage de sa défunte mère. Il est tellement égoïste que rien n'est plus important que son confort et son propre bonheur. Malheureusement, ils n'ont pas trouvé le bonheur qu'ils recherchaient en arrivant à Paris. C'est là que Gervaise rencontre des difficultés. En effet, dans ce Paris méconnu, Gervaise, de plus en plus délaissée par Lantier, éprouve aussi une solitude sans précédent. Elle comprit aussi que Lantier ne tiendrait pas parole :

**« Non, nous ne sommes pas mariés, reprit Gervaise. [...] le père Macquart, pour un oui, pour un non, m'allongeait des coups de pied dans les reins [...]. On nous aurait mariés, mais je ne sais plus, nos parents n'ont pas voulu ».*

**« [...] Il n'est pas gentil, alors ? Ne m'en parlez pas ! répondit Gervaise, il était très bien pour moi, là-bas ; mais, depuis que nous sommes à Paris, je ne peux plus en venir à bout... » (Zola, 1983, pp. 34-35).*

Dans la première séquence ci-dessus, le « mais » est inversé, il y a comme une pause, un silence. Cela semble signaler une hésitation. Le lecteur a l'impression que Gervaise a oublié un détail, qu'elle ne se souvient plus de la raison pour laquelle ils ne se sont jamais mariés. Alors Gervaise a supposé que peut-être leurs parents ne voulaient pas les marier. Par réaction spontanée, Gervaise proposa cette explication. Le « mais » sera d'abord associé à ce fait.

Cependant, ce n'est pas le seul argument qui découle directement du « mais ». En fait, Gervaise ne comprenait pas pourquoi ils n'étaient pas mariés. Ce « mais pause » reflète son incompréhension. Gervaise donne au lecteur l'impression qu'elle ne sait pas vraiment ce qui se passe. Alors elle donne un faux argument selon lequel les « parents ne veulent pas ». Alors Gervaise a dit une chose et son contraire, c'est-à-dire qu'elle a dit qu'on les marierait et qu'on ne l'a pas fait. Ainsi, le marqueur « mais » inversé sous-entend. Cela implique une négation de leur état actuel, ce qui signifie : « Nous ne le sommes pas ».

Dans la deuxième séquence, « mais » est un marqueur argumentatif d'opposition MD. Il vient renverser le sens de la phrase précédente de l'argument. Il a laissé entendre qu'autrefois à Plassans, Lantier « était très gentil », mais maintenant qu'ils sont à Paris, il ne l'est plus. Alors Lantier a changé. Le Lantier que

Gervaise avait connu à Plassans ne ressemblait plus au Lantier qui habitait avec elle à Paris. L'argument A : « il était très bien pour moi là-bas », est introduit au passé (imparfait) pour indiquer un état révolu, tandis que l'argument B : « Depuis (...) je ne peux plus en venir à bout », est au présent pour montrer ses changements actuels de comportement. Ainsi, il y a une nette opposition entre une attitude passée et une attitude présente. De plus, B est l'argument qui reste, que le lecteur garde et qui remplace l'argument A.

En 1850, Lantier entretient une relation amoureuse avec Gervaise, mais finit par l'abandonner à Paris. Il quitte le quartier et la région au bras d'Adèle, une brunisseuse persuasive, comme compagne. Il disparaît ainsi du récit, pour refaire surface huit ans plus tard en 1858, à la fin de la deuxième partie du roman. À son retour dans le quartier de la Goutte-d'Or, son charme a captivé tout le quartier et Coupeau, le premier se laissera prendre par ses bonnes manières. Une nuit, Coupeau ramène Lantier à la boutique et insiste pour que lui et Gervaise se réconcilient. Depuis, Lantier multiplie les visites en magasin. Il est devenu un invité fréquent de la maison de Coupeau et développe rapidement une relation étroite avec la famille. Il est invité par Coupeau à vivre dans la boutique, et Gervaise s'inquiète pour son ancien amant. Toutes les pensées de Gervaise se tournent vers Lantier, son premier amant. Elle souffre des sentiments qu'il a éveillés en elle depuis son retour. Elle comprend que s'il tentait à nouveau de la séduire, elle ne lui résisterait pas longtemps. Bien qu'elle n'ait pas choisi ce scénario, elle comprenait sa réponse. Ce même soir, Coupeau invite quelques camarades chez lui à boire un verre. Gervaise qui observe Lantier semble très troublée :

*« Gervaise pourtant avait rempli trois verres sur la table. Elle, ne voulait pas boire, se sentait le cœur tout barbouillé. **Mais elle***

restait, regardant Lantier enlever les dernières cordes, prise du besoin de savoir ce que contenait la malle » (Zola, 1983, p. 291).

- La proposition A : « Elle (...) se sentait le cœur tout barbouillé », entraîne une conclusion R : alors, Gervaise s'est levée pour partir.

- La proposition B : « elle restait », est une conclusion non-R (elle n'est pas partie comme le lecteur s'y attendait).

Le narrateur parle à nouveau à ce stade, ajoutant un « mais » à sa description. Ce « mais » vient après un point, il marque ainsi une pause avant d'émettre l'opposition. Ce « mais » est un MD qui renverse la force de l'argument précédent. En fait, les sentiments éprouvés par Gervaise en (A) la poussent à partir et à fuir. Dans B, cependant, il y a en elle un sentiment fort et accablant qui la fait rester. Cependant, Gervaise se sentait toujours mal à l'aise et voulait partir, mais elle semblait clouée sur place. Nous avons une conclusion non-R dans la phrase B qui annule la conclusion R de la phrase A. Il y a donc une contradiction entre ce que Gervaise veut faire et ce qu'elle ne veut pas faire : elle veut y aller, mais elle ne le fait pas.

I.2. Coupeau (« mais » a été utilisé par ce personnage 65 fois)

Gervaise est seule avec ses enfants depuis le départ de Lantier avec Adèle. Dans cette scène, Gervaise est avec Coupeau dans l'Assommoir du Père Colombe. Assis devant un verre de prunes, ils parlent de Lantier. Au début, Coupeau n'était qu'un voisin de Gervaise et de Lantier. Pourtant, lorsque Lantier quitte Gervaise pour les bras d'une autre, elle se retrouve désespérée, désorientée, mais surtout très déçue. Gervaise, de plus en plus délaissée par Lantier, se sent aussi plus seule que jamais. Elle

comprend bientôt que Lantier ne tiendrait pas ses belles promesses. Cependant, Gervaise reste déterminée, car son désir de vivre surmonte tous les obstacles. Lorsqu'elle trouve enfin un travail de blanchisseuse chez Madame Fauconnier, elle retrouve un peu le sourire. Au fil du temps, l'amitié entre Coupeau et Gervaise perdure. À partir de ce moment, Coupeau commence à courtiser Gervaise. Sa beauté, sa gentillesse et son courage ont séduit le jeune homme. Mais Gervaise hésite et tarde à répondre à son appel. Alors, une nuit, désespéré et en larmes, il sonne à sa porte et lui demande de l'épouser. Cette nuit-là, il semblait que leur vie avait commencé pour eux deux. Au cours de leur longue conversation, Coupeau persuade Gervaise de laisser tomber toutes ses réserves. C'est au cours de cette discussion que Gervaise lui a expliqué sa vision du bonheur. Elle lui a dit que son rêve était de vivre modestement avec un toit au-dessus de sa tête, où elle pourrait s'abriter, se nourrir et ne jamais être battue. Elle a également dit que l'alcoolisme était un problème courant dans sa famille. En réponse, Coupeau lui a dit qu'il avait le même problème :

*« [...] ça vaudrait bien mieux : travailler, manger du pain, avoir un trou à soi, élever ses enfants, mourir dans son lit... Et ne pas être battue, ajouta Coupeau gaiement. **Mais je ne vous battrais pas, moi, si vous vouliez, madame Gervaise...** Il n'y a pas de crainte, je ne bois jamais, puis je vous aime trop... » (Zola, 1983, p. 62).*

Ce « mais » de Coupeau enchaîne avec une réplique *P* d'un locuteur *Y* et marque l'opposition de *X* :

Y : P

X : mais Q

en fonction de l'acte de parole de *Y* disant *P*.

Dans ce cas, *X* reproche à *Y* le fait même d'avoir pensé lui dire ce qu'il a lui-même exprimé tout haut. Ainsi, « mais »

introduit un Q explicite : « je ne vous battrais pas, moi ». Coupeau justifie de cette manière son opposition à l'acte de parole de Gervaise. Coupeau veut donc montrer que les mots de Gervaise « ne pas être battue » ne sont pas pertinents ici. Parce que Gervaise ne pouvait pas lui demander de ne pas faire quelque chose qu'il ne faisait pas du tout. En effet, il ne l'a jamais frappée, ni elle ni personne d'autre. Si Gervaise veut accepter ses avances, elle trouvera qu'il l'aime trop pour avoir le désir ou l'envie de la vaincre. Surtout que seuls les hommes qui boivent peuvent être aussi violents envers les femmes. Mais Coupeau ne boit pas et a l'intention de vivre sans alcool. Gervaise n'avait donc rien à craindre de son côté, puisque lui-même était contre l'idée.

Ce « mais » sonne donc comme un reproche. C'est aussi un MD inverseur car Gervaise lui fait comprendre qu'elle craint d'être un jour battue (sous-entendu par lui). Alors, Coupeau lui répond que là n'est pas son intention car il ne désire qu'une chose : l'aimer. Il répond donc négativement à sa question : « Et vous ? me battrez-vous ? » Voilà une promesse qui demande à être vérifiée !

Gervaise et Coupeau sont déjà mariés depuis quatre ans. Ils ont une fille, Anna, surnommée Nana. Gervaise s'est liée d'amitié avec leur voisin, un forgeron nommé Goujet, surnommé Gueule-d'Or pour sa barbe dorée. Coupeau est un ouvrier qualifié spécialisé dans la réparation de toitures en zinc. Malgré les difficultés auxquelles ils sont confrontés, Coupeau et Gervaise réussissent à rembourser les dettes qu'ils ont contractées lors de leur mariage. Ils parviennent même à économiser une partie de leurs gains. Gervaise se sentait plus heureuse que jamais. Avec six cents francs économisés, elle a l'opportunité de créer sa propre entreprise. Ils ont en vue une boutique située dans le

même grand immeuble où réside Mme Lorilleux la sœur de Coupeau, et ils habitent un appartement dans le même bâtiment. Gervaise a eu l'idée de louer une boutique pour s'établir comme blanchisseuse indépendante. Enfin, elle confie cette aspiration à son mari, qui l'a acceptée. Elle peut enfin réaliser son rêve : ouvrir une boutique de blanchisserie. Il semble que l'aspiration de Gervaise à une existence simple se soit enfin réalisée.

Gervaise arrive avec Nana rue de la Nation où Coupeau travaille. Elle vient le rechercher pour qu'ensemble, ils aillent visiter une boutique à louer rue de la Goutte-d'Or. Nana interpelle son père avec empressement pour qu'il vienne la voir. Coupeau essaie d'apercevoir Nana, mais tombe malheureusement du toit qu'il était en train de réparer et finit par se casser les deux jambes. Pour éviter de l'emmener à l'hôpital, qui a mauvaise réputation, Gervaise décide de le soigner elle-même. Cependant, depuis son accident, Coupeau a changé d'attitude et d'humeur. Il est devenu paresseux, grincheux et alcoolique. En conséquence, les économies de la famille sont épuisées. Gervaise est confrontée à une décision difficile : doit-elle abandonner son projet ? Cependant, en raison de l'amour pur que Goujet lui porte et de la douleur qu'elle éprouve devant la boutique, il accepte de lui prêter cinq cents francs pour payer le loyer et l'installation de la laverie. Le magasin a été loué le lendemain. Les Goujet ont donc prêté l'argent dont Gervaise avait besoin pour ouvrir sa boutique. Pour les rembourser, Coupeau et Gervaise verseront chaque mois un acompte de vingt francs :

« Dis donc ! le forgeron te fait de l'œil, s'écria Coupeau en riant, quand il apprit l'histoire. Oh ! je suis bien tranquille, il est trop godiche... On le lui rendra, son argent. Mais, vrai, s'il avait affaire à de la fripouille, il serait joliment jobardé » (Zola, 1983, p. 157).

Le « mais » se trouve en début de phrase, après un point. Suit de la particule « vrai », il est synonyme de « mais, il est vrai que » ou « mais, c'est vrai que ». Ce « mais » peut contredire ce que dit Coupeau en P : « On lui rendra, son argent » (sous-entendu, avec nous, Goujet n'a rien à craindre et nous tiendrons parole. Il peut avoir confiance car nous lui rembourserons la totalité de son argent). Avec ce qu'il dit en Q : « S'il avait affaire à des canailles, il se ferait bien berner » (sous-entendu qu'avec d'autres gens moins honnêtes, Goujet aurait alors pu dire adieu à son argent, car les « fripouilles » ne remboursent jamais leurs dettes. Les promesses de ces personnes ne sont pas dignes de confiance).

Coupeau veut dire qu'avec eux, Goujet peut dormir tranquille, car ils ne sont ni des fripouilles ni des profiteurs. Ils honorent toujours leurs dettes. C'est de là que vient la contestation de Coupeau entre deux cas différents : l'un est bon, l'autre est mauvais. Goujet a su choisir le bon camp et il ne sera pas déçu. La suite du récit nous permettra de nous rendre compte du bien-fondé ou non de ces paroles de Coupeau.

Gervaise réussit à s'installer comme blanchisseuse en 1855 dans une boutique de la rue de la Goutte-d'Or, et sa joie en tant que propriétaire et le succès qu'elle a obtenu étaient énormes. Gervaise et Coupeau résident désormais dans la boutique. Le concierge de l'immeuble est un certain Boches et le propriétaire est M. Marescot. Gervaise, calme et souriante, se tenait à la porte de la boutique, hochait affectueusement la tête et saluait ses amies. Elle s'est souvenue de ses idéaux passés : travailler, manger du pain, avoir son propre trou... Maintenant son idéal est dépassé et tout est comme elle le souhaitait, encore plus beau. Gervaise a la capacité d'embaucher deux

salariées, à savoir Mme Putois et Clémence. Elle avait aussi un apprenti, toujours connu sous le nom d'Augustin louche. Gervaise travaille également avec Mme Bijard, une lavandière qui habite le même immeuble. Après son accident, Coupeau s'est mis à boire de plus en plus, il sort et dépense beaucoup. Ce qui le rendait plus plaisant avec les femmes. Compte tenu de son humeur changeante, Gervaise se montre bien complaisante. Dans cette scène, Coupeau revient ivre et jubilatoire à la boutique. Il dérange le travail des ouvrières et fait des avances à Clémence. Après avoir été grondé par Gervaise, on lui dit de se retirer dans son lit, mais il persiste à le faire. Par conséquent, cela perturbe les activités de la blanchisserie. Alors Gervaise tente de l'éloigner :

« Va te coucher n'est-ce pas ? [...] tu nous gênes [...]. Mais Coupeau n'avait pas sommeil. Il resta là, à se dandiner, avec un mouvement de balancier d'horloge, ricanant d'un air entêté et taquin » (Zola, 1983, p. 175).

Dans l'extrait ci-dessus, nous avons un « mais » en tête de réplique, qui agit encore comme un MD inverseur. Nous avons un locuteur Y qui dit P et un locuteur X qui dit Q. L'argument Q s'oppose à l'argument P. Gervaise dit à Coupeau : « Va te coucher, tu as sommeil ». Coupeau semble répondre par une réplique introduite par « mais » : « Je n'ai pas sommeil ». Donc il refuse d'aller se coucher. Coupeau adopte ainsi une attitude différente de celle que Gervaise voulait qu'il adopte. D'autre part, il se met dans une situation différente de celle qu'elle voulait lui imposer : « Il resta là (...) d'un air entêté et taquin ». Coupeau défie Gervaise par son comportement. Il y a comme une marque de provocation de sa part.

1.3. Lantier (« mais » a été utilisé par ce personnage 25 fois)

Après son accident, Coupeau, le mari de Gervaise, devient

paresseux et ivre. Il fait venir Lantier, l'ancien amant de Gervaise, pour vivre avec eux. L'attitude et l'humeur de Coupeau changent et il devient de plus en plus brutal. Cependant, Coupeau ne semble pas être l'homme que Gervaise a épousé et qui a promis de ne jamais la frapper pour l'avoir poussée et agressée. Parfois, il ne rentre pas à la maison. Il a abandonné tout travail et dépense tout ce qu'il gagne au cabaret. Sa santé s'est détériorée à cause de l'alcoolisme. Il est devenu sale, dégoûtant et répugnant. Un soir, alors que Coupeau ne rentrait pas par dépit, Gervaise et Lantier passèrent la soirée à un café-concert, où il l'avait invité soi-disant pour lui changer les idées. Lantier, qui ne semblait avoir aucune visée sur Gervaise, finit par dévoiler ses intentions. Il profite du fait que Coupeau, rentré ivre, avait couvert la chambre de vomissures sur lesquelles il s'était endormi, pour séduire Gervaise. Puis elle a vu la saleté de son mari. Elle ne peut pas dormir dans son propre lit. Gervaise, de son côté, tente de résister aux séductions de Lantier, mais il persiste :

« [...] A deux reprises, elle tenta encore de trouver un coin propre et de passer. Mais Lantier ne se lassait pas, la prenait à la taille, en disant des choses pour lui mettre le feu dans le sang » (Zola, 1983, p. 323).

Nous sommes face à une situation de chasse classique. Nous avons une proie (Gervaise) du côté de P qui tente d'échapper à l'attaquant. Dans Q, au contraire, nous avons un chasseur (Lantier) qui s'accroche à sa proie et ne veut pas qu'elle s'échappe. L'opposition entre la proie et son prédateur est que la proie est faible et le prédateur, contrairement à elle, est doté d'une grande force et d'un grand pouvoir. Entre Gervaise et Lantier, cette opposition se manifeste de la manière suivante :

----> Le point faible de Gervaise, c'est qu'elle n'a pas oublié son premier amant et son premier amour. Cela ne lui était donc pas indifférent. D'une part, elle a encore des sentiments pour lui, d'autre part, elle ne

veut pas partager une chambre pleine de vomi avec Coupeau.

----> Ce qui fait la force de Lantier : Il est toujours aussi séduisant. Il était naturellement attirant et il savait qu'il était populaire auprès des femmes. Personne ne pouvait lui résister, pas même Gervaise, car il connaissait sa faiblesse. Donc s'il veut réussir à l'atteindre, c'est là qu'il va l'attaquer. D'ailleurs Gervaise sait que s'il découvre son point faible, elle ne lui résistera plus très longtemps. Et c'est ce qui arrive car il suffit que Lantier la touche pour qu'elle perde la tête.

Ce diable de tentateur est finalement irrésistible : « Lantier (...) la prenait par la taille, en disant des choses pour lui mettre le feu dans le sang ». Gervaise a tenté de lui résister, mais il a réussi à percer ses défenses. Alors sa tentative d'évasion échoue, et la séduction de Lantier réussit. De plus, il savait aussi que face à une telle situation, Gervais n'avait pas le choix. Donc « mais » est bien un MD inverseur : la tentative de séduction renverse la force argumentative de la tentative d'évasion. Il y a donc bien négation de P par Q.

II. Modificateur déréalisant atténuateur « mais »

II.1. Gervaise

En effet, Gervaise avait une jambe déformée car son père ivre battait sa mère pendant sa grossesse. Dans cette séquence, le narrateur a pris la parole pour donner au lecteur une description physique de Gervaise. Il annonce d'abord que l'héroïne du roman boite. Automatiquement, l'idée de cette imperfection est perçue négativement. Gervaise perd ainsi quelque peu de son charme. L'état de boiterie provoque non seulement une défiguration physique chez la personne, mais rend également l'individu plus vulnérable :

« Gervaise boitait de la jambe droite ; **mais** on ne s'en apercevait »

guère que les jours de fatigue [...]. Ce matin-là, rompue par sa nuit, elle traînait sa jambe, elle s'appuyait aux murs ». (Zola, 1983, p. 28).

En règle générale, les humains ont tendance à éprouver des sentiments de compassion pour ceux qui sont vulnérables ou impuissants. Mais un homme qui suscite la pitié perd en quelque sorte sa dignité. Cependant, Emile Zola ne voulait pas que son personnage soit comme ça, alors il s'est rattrapé en introduisant le marqueur « mais ». Cela modère l'effet produit par la première affirmation. L'auteur clarifie et remet les pendules à l'heure, soulignant que sa boiterie occasionnelle ne se produit que pendant les périodes d'épuisement extrême. Ce détail crucial attire l'attention du lecteur et permet une meilleure compréhension de la situation. Cela peut sembler tout à fait normal au lecteur, car quand on est vraiment fatigué, ne dit-on pas qu'on est coupé en deux ?

En effet, l'épuisement nous brise les reins, le dos et rend les jambes lourdes. Par conséquent, lorsque nous sommes fatigués, la douleur de nos pieds ou de nos jambes est complètement compréhensible. La boiterie est quelque chose que la plupart d'entre nous ont vécu. À un moment donné de notre vie, nous éprouvons tous l'inconfort de boiter d'épuisement. Emile Zola semble dire que « Gervaise boite, mais attention, ce n'est pas un défaut, elle ne boite que lorsqu'elle est vraiment fatiguée, comme tout le monde. Elle est comme nous ». Donc ce « mais » vient atténuer la tendance argumentative de ce qui a été dit précédemment.

Gervaise a attendu Lantier toute la nuit, mais il n'est pas rentré. Lorsqu'il s'est finalement présenté le lendemain matin, les deux se sont disputés amèrement à propos de son escapade

nocturne. Occupée par son travail, Gervaise se rend à la laverie pour faire la lessive de la famille. Lantier profite de la présence de Gervaise dans la buanderie pour s'évader avec sa nouvelle petite amie, une brunisseuse Adèle, la sœur de Virginie. Deux mois et demi seulement après son arrivée à Paris, Lantier abandonne sa compagne et leurs deux enfants dans une petite et modeste chambre de l'hôtel Boncœur. Gervaise est retournée dans sa chambre avec ses deux enfants pour constater que Lantier s'était enfui avec tout l'argent. Encore une fois, Lantier pense avant tout à lui-même, il réagit égoïstement. Le lendemain, Virginie, la sœur d'Adèle (l'amante de Lantier) arrive au lavoir, où se trouvent Madame Boche et Gervaise. Justement, Mme Boche montre la sœur d'Adèle, Virginie, qui vient rire de son malheur. Gervaise essaie d'éviter la confrontation, et Virginie la nargue et la provoque sans relâche. Commence alors une violente dispute entre les deux femmes. Malgré sa boiterie, Gervaise prend le relais et Virginie est fessée et humiliée devant tout le monde :

« Cependant, Virginie, ménageant une traîtrise, s'emparant brusquement d'un seau d'eau de lessive bouillante, qu'une de ses voisines avait demandé, le jeta. Il y eut un cri. On crut Gervaise ébouillantée. Mais elle n'avait que le pied gauche brûlé légèrement. Et, de toutes ses forces, exaspérée par la douleur, sans le remplir cette fois, elle envoya un seau dans les jambes de Virginie, qui tomba » (Zola, 1983, p. 45).

Ce « mais » est un MD atténuateur. Nous avons un argument P qui précède le « mais », et qui entraîne une conclusion R : P = « Virginie par traîtrise jeta un sceau d'eau de lessive bouillante sur Gervaise. Il y a des cris ». D'où la conclusion R : « Nous pensons que Gervaise est ébouillantée », donc elle est affaiblie et vaincue.

Nous avons aussi un autre argument Q, qui suit le « mais », conduit ici à une conclusion non-R : Q = « Elle n'avait qu'une légère brûlure au pied gauche » ; et la conclusion non-R suivante : elle n'était pas vraiment brûlée, donc bien qu'il y ait cette petite brûlure, mais elle n'a pas tout perdu. Si elle a crié, c'est parce qu'elle a eu mal quand l'eau chaude a touché sa peau. Pourtant, ses forces ne diminuent pas : « Épuisant toutes ses forces, exaspérée par la douleur (...) elle envoie un sceau à la jambe de la Virginie déchue ». De cette façon, non seulement son agressivité n'a pas complètement disparu, mais sa colère a presque décuplé.

Le « mais » est précédé de la prémisse que la situation est grave. Ce n'est pas bon pour Gervaise, car elle devra abandonner le combat si elle est gravement blessée. Donc, si le lecteur pense qu'elle se brûle, il pensera aussi que le combat est terminé et que Virginie a gagné. Le « mais » vient rectifier le score. Bien sûr, Gervaise a crié, et bien sûr, elle a été touchée par la projection de Virginie (phoque à eau bouillante). Elle a failli se brûler, mais heureusement, elle a été légèrement touchée (seulement sur une petite partie de son corps). Elle n'a donc pas été complètement détruite. La situation n'est pas aussi négative que cela puisse paraître à première vue, car elle peut encore se battre et gagner.

II.2. Coupeau

Pour étaler sa réussite, Gervaise a organisé une grande fête pour tous ses amis. Dans la boutique, elle organise un festin d'oie pour quatorze convives. Les invités ont trop bu. Pour payer son repas, Gervaise doit laisser ses vêtements et son alliance à Mont-de-Piété (Il s'agit d'une institution qui apporte une aide financière aux plus démunis en acceptant des objets en garantie ou en vente). C'est le sommet de Gervaise avec le début de sa régression. Par coïncidence,

le même jour, Lantier réapparut dans sa vie après une absence de huit ans. Il est ramené dans le quartier par Virginie, qui a en fait une rancune cachée contre la blanchisseuse. En repérant Lantier dans la rue, Coupeau s'approche de lui avec l'intention de converser. Gervaise, craignant une éventuelle altercation, observe anxieusement l'interaction entre les deux hommes. Lantier et Coupeau s'affrontent verbalement. Cependant, la querelle semble s'être apaisée :

« Coupeau et Lantier continuaient de causer au bord du trottoir. Ils s'adressaient encore des injures, mais amicalement. Ils s'appelaient « sacré animal », d'un ton où perçait une pointe de tendresse » (Zola, 1983, p. 275).

Le « mais » se trouve au milieu de la phrase. Il est suivi d'un adverbe de manière « amicalement » qui vient atténuer la portée argumentative de la proposition P = « Ils s'adressaient encore des injures ». Sur les échelles argumentatives, P est d'une intensité plus forte que Q = amicalement. « Les insultes amicales » atténuent la force argumentative du mot « injures ». P conduit à une conclusion négative R, et Q rectifie cette conclusion R en la rendant moins négative. Le lecteur peut donc espérer une issue un peu plus positive à cette scène, le danger d'une nouvelle querelle semble écarté. Ainsi, Coupeau et Lantier, qui étaient en train de s'insulter (P), continuent à s'insulter (Q), mais il y a entre les deux situations, une petite différence : ces injures sont adressés « amicalement », et non plus avec animosité. Les deux hommes sont donc sur le chemin de la réconciliation.

Une fois que Lantier s'est installé chez les Coupeau et s'est lié d'amitié, la détérioration du travail de Coupeau a commencé. Désormais, les jours où Coupeau regarde les autres travailler, il sort volontiers boire un verre avec ses amis et rentre ivre à la maison. Lantier a le profil même du travailleur plaisant, du mauvais

ouvrier. C'est un ivrogne raisonnable. Quand il boit, il sait s'arrêter avant de perdre le contrôle de ses sens. Malheureusement, durant cette période, l'influence que Lantier exerce sur Coupeau n'est pas positive, le poussant à boire et l'empêchant de travailler. Un matin, Coupeau se rend vivement au travail, accompagné de Lantier. Seulement sur le chemin, Coupeau a rencontré des camarades. Il accepte donc de s'arrêter boire un verre avant de poursuivre sa route. Le camarade Mes-Bottes a alors averti Coupeau du harcèlement du patron. Et, Coupeau a répondu :

*« Bon ! me voilà prévenu. Je ne mangerai pas chez eux un boisseau de sel... J'en vais tâter ce matin ; **mais** si le patron m'embête, je te le ramasse et je te l'assois sur sa bourgeoise, tu sais, collés comme une paire de soles ! » (Zola, 1983, p. 311).*

Dans ce contexte, « mais » suivi de la conjonction « si » indique une condition. Coupeau utilise le « mais » pour appuyer ses dires et pour donner du poids à ses paroles. Coupeau a dit qu'il irait travailler, mais il a attribué la condition suivante : si le patron et la patronne le trompaient à nouveau, il promettait de les punir sévèrement. Donc avec lui le patron aura intérêt à bien se conduire, s'il ne veut pas se retrouver « sur les genoux de sa bourgeoise ». Toutefois Coupeau n'agira ainsi qu'au seul cas où il serait importuné. Dans le cas contraire, il n'aura pas de raison de recourir à la force et de mettre ainsi sa menace à exécution : « Je te le ramasse (...) comme une paire de soles ».

Les paroles de Coupeau indiquent clairement au lecteur qu'il n'a pas l'intention de retourner sur le chantier où il est censé se trouver. Le manque de sincérité de Coupeau est évident, car son attitude bourru dément ses véritables intentions. Plutôt que d'être authentique, il cherche à impressionner ses amis en projetant une image de force et de caractère. Il est clair qu'il veut

s'imposer comme quelqu'un avec qui il ne faut pas jouer. Or le lecteur sait d'avance que Coupeau est du genre à beaucoup parler et à agir moins. C'est un lâche devant l'adversité. Il en fera la preuve en ne se rendant pas au travail.

II.3. Lantier

Après huit ans d'absence, Lantier revient dans le quartier. Calculateur, manipulateur et séducteur, il n'a qu'un objectif : entrer dans la maison Coupeau. Il est la mante religieuse qui change d'apparence pour mieux tromper sa proie et se rapprocher d'elle, la séduire, la saisir et enfin l'attraper avant de l'abattre. Dans la présente scène, Lantier cherche un logement. Coupeau lui propose de vivre avec eux comme locataire. Coupeau a fait valoir que Lantier paierait le loyer, ce qui rendrait possible la fermeture à la fin du mois. Lantier fait semblant d'être gêné et rejette son offre avec de faux arguments. En fait, Lantier semble avoir pris son temps pour peu à peu préparer le terrain, refusant dans un premier temps. Par conséquent, il n'apparaît pas comme un calculateur et un profiteur. En réalité, Lantier a fini par emménager chez les Coupeau, comme il le voulait, et n'a rien payé, donc Gervaise a assumé les frais. Elle dépense sans cesse pour subvenir aux besoins du ménage. Elle n'avait plus le courage de lui demander un sou. A crédit, elle achetait du pain, du vin et de la viande. Les notes augmentent rapidement dans toutes les directions :

« Non, non, dit Lantier, je ne puis pas accepter [...]. Je sais que c'est de bon cœur, mais on aurait trop chaud les uns sur les autres... Puis, vous savez, chacun sa liberté. Il me faudrait traverser votre chambre, et ça ne serait pas toujours drôle » (Zola, 1983, p. 288).

Lantier assume le rôle de l'orateur. Il emploie « mais » pour exprimer son refus. Lorsqu'il a dit « non, non », le ton n'est pas clair, et la négation ne s'est pas terminée par un point

d'exclamation pour souligner ou marquer ses souhaits. Le ton de Lantier semblait vague et indécis et non pas catégorique. Les arguments qu'il a avancés pour justifier le refus n'étaient pas convaincants. En fait, Lantier a fait semblant de dire « non » pour mieux le supplier par la suite.

La personnalité aux multiples facettes de Lantier est à nouveau mise en évidence. Cette proposition correspond exactement à ce que Lantier attendait depuis longtemps. Malgré son excitation, il le cacha, ne voulant pas dévoiler sa main prématurément. C'est pourquoi Lantier commence d'abord par refuser en prenant un air embarrassé et hésitant. Au fur et à mesure que Lantier trouvait des excuses pour se défendre, il devenait de moins en moins déterminé. À tel point que lorsqu'il a finalement accepté leur proposition, il a semblé leur rendre service. C'est une sorte de stratégie de sa part. Le connecteur « mais » sert à affirmer la phrase précédente : « je sais que c'est de bon cœur », tout en exprimant simultanément l'hésitation de P. L'objection de P aux excuses de Lantier semble malhonnête alors qu'il s'efforce d'articuler ses pensées.

III. Description des occurrences de « comme »

Le Petit Robert de la langue française (2008) donne pour « comme » la définition suivante : « Comme, conjonction et adverbe de comparaison, d'addition, de manière, et d'attribution, de qualité. En tant que conjonction, il peut exprimer la cause ou la simultanéité (le temps). En tant qu'adverbe, il permet de marquer l'intensité ». Dans les descriptions des séquences de « comme » qui suivent, nous pourrions voir comment cet opérateur argumentatif se confronte à Gervaise, l'héroïne du roman.

III.1. Gervaise (« comme » a été utilisé 120 fois par cette personne)

Après avoir perdu sa boutique, Gervaise est contrainte de trouver un nouveau logement. A présent, la famille Coupeau lutte quotidiennement pour sa survie alors qu'elle fait face à des difficultés financières. Malgré son propre malheur, Gervaise a toujours montré de la sympathie pour ceux qu'elle considérait comme moins chanceux qu'elle. Pour illustrer cette réalité, nous pouvons prendre l'exemple du père Bru, un vieux peintre en bâtiment, épuisé par son métier et en difficulté financière. C'est un homme de 70 ans qui habite le même meuble que Coupeau. Il vivait dans un trou sous le petit escalier comme un chien gelé et affamé. Il était bossu avec une barbe blanche et un visage ridé comme une vieille pomme. Nous l'avons laissé mourir car il ne peut plus tenir aucun outil. À cette époque, Gervaise rencontre le Père Bru qui le reçoit le jour, car la boutique est un endroit chaud l'hiver. Mais le rude hiver de 1864 apporta la misère à toutes les régions. Gervaise eut beaucoup de pitié pour le vieux Bru. Pendant plusieurs jours, il resta immobile sur un tas de paille. Mais quand Gervaise était impuissante, le pauvre vieux ne pouvait qu'attendre la mort. Il ne se nourrit que de lui-même, revenant à la taille de l'enfant :

« Gervaise [...] plaignait toujours bien sincèrement les animaux ; et le père Bru, ce pauvre vieux, qu'on laissait crever, parce qu'il ne pouvait plus tenir un outil, était comme un chien [...] abandonné de Dieu et des hommes, se nourrissant uniquement de lui-même, retournant à la taille d'un enfant, ratatiné et desséché à la manière des oranges [...] » (Zola, 1983, p. 388).

Pour Gervaise, le père Bru ressemble à un chien abandonné. Alors, elle le traite comme tel c'est-à-dire en lui jetant des miettes de pain de la même manière qu'un maître donne la pâtée à son chien. Ce dernier ne mange que les restes ou les miettes de son propriétaire. La description que fait Gervaise du père Bru permet

au lecteur de faire une comparaison entre la vie d'un vieil homme et celle d'un chien. Ne dit-on pas communément que vivre une « vie de chien » signifie une existence misérable et difficile ? Dans ce cas, le père Bru a été « abandonné par Dieu et par les hommes. Il avait retrouvé la taille d'un enfant, ratatiné et flétri comme une orange ». Et nous l'avons laissé mourir comme un chien (de la même manière), c'est-à-dire sans soins, sans défense et misérable. En raison de son incapacité à manier des outils, ce vieux monsieur démuné a été abandonné à son sort et laissé à périr.

Gervaise est une âme charitable. Elle a toujours éprouvé de la pitié pour les pauvres êtres sans défense, les exclus (les mendiants), et les animaux : « Sa compassion pour les animaux a toujours été authentique ». Or Gervaise semble mettre tous ces individus dans le même panier. Des personnes comme le père Bru cessent donc d'être des êtres humains à partir du moment où ils sont rejetés par la société entière. C'est ce qui permet à Gervaise de créer ce lien entre les personnes âgées et les chiens et même les animaux en général. L'état actuel du père Bru l'a réduit à une coquille vide. Il n'a aucune dignité humaine, tout comme une orange séchée, sans vitalité ni énergie. En d'autres termes, c'est un assisté puisqu'il n'est pas capable de se débrouiller seul, de subvenir à ses besoins.

Le lecteur constate que la sympathie de Gervaise pour le « pauvre vieil homme » reflète sa propre peur d'affronter un destin similaire, de passer ses derniers jours seule et d'être ignorée par les autres. La pensée d'un destin aussi cruel la faisait souffrir, une douleur atroce. Non vraiment, Gervaise ne souhaitait à personne une telle fin, et surtout pas pour elle-même. Et en attendant la fin de l'histoire, quel avenir attend Gervaise ?

Après que Gervaise soit devenue une blanchisseuse prospère en 1855, sa vie heureuse et ses premiers succès en tant que propriétaire n'ont pas duré longtemps. En effet, le retour de Lantier qui sur l'invitation de Coupeau s'installe chez eux, va peu à peu entraîner Gervaise vers sa chute finale. Dans le roman, Lantier fait figure de méchant. Il est l'esprit malin, le tentateur. Doté d'un physique avantageux, il se sait irrésistible alors il en profite. Il n'est pas marié, il vit en concubinage avec Gervaise (ainsi qu'avec d'autres femmes qu'il a séduites). Il se montre particulièrement égoïste. Aussi, quand la situation ne peut plus lui assurer l'aisance ou les avantages auxquels il aspire, il arme bagages et s'en va à la recherche d'un autre gîte. Au moment où il s'installe dans le nid douillet des Coupeau, il s'immisce dans les affaires de la maison et mange l'argent de la boutique. Pendant qu'il s'engraisse, la boutique périclité. Lorsqu'il flaire le début de la fin, il s'arrange de nouveau pour se trouver un autre refuge agréable. C'est ainsi que la boutique de Gervaise atterrit dans les mains de sa rivale Virginie et que Lantier tombe dans les bras de cette dernière qui a ouvert une confiserie.

Gervaise, qui était très fière de ses compétences en blanchisserie, a commencé à négliger son travail. Puis le magasin s'est effondré. Un par un, les pratiquants se sont fâchés et ont déplacé leurs vêtements ailleurs. Gervaise a obtenu un emploi de repasseuse d'occasion chez Madame Fauconnier ; mais elle a tellement gâché le travail. Elle est renvoyée de son travail. Elle devait deux mois de loyer et mourait de faim. Elle continua ainsi pendant plusieurs mois. Gervaise, qui devait payer au Goujet vingt francs par mois, ne pouvait plus le rembourser. Elle était endettée dans tout le quartier et a dû laisser ses vêtements chez un prêteur

sur gage. Maintenant, Gervaise achète tout à crédit, contractant ainsi d'autres dettes. Dès lors, tout le monde presse Gervaise de vendre sa boutique à Virginie. Alors elle a cédé la boutique à Virginie, qui a ouvert une confiserie. À présent, Gervaise rend des petits services ici et là pour gagner de quoi manger. Dans cette scène, Gervaise est venue faire le ménage dans son ancienne boutique, aujourd'hui tenue par sa rivale, Virginie. Pour survivre, Gervaise nettoyait la boutique une fois par semaine. L'épicière et Lantier étaient assis au-dessus, ressemblant à des rois sur leur trône, tandis que Gervaise rampait dans le sol sombre et boueux en dessous d'eux. Virginie a dû jouir, parce qu'elle s'est vengée de la vieille raclée dans la buanderie. Ayant terminé sa mission, Gervaise attend patiemment son paiement bien mérité :

« Virginie parut un peu embêtée. Elle jeta les trente sous sur le comptoir, devant Gervaise. Celle-ci ne bougea pas, ayant l'air d'attendre toujours, secouée encore par le lavage, mouillée et laide comme un chien qu'on tirerait d'un égout » (Zola, 1983, p. 446).

Dans l'extrait ci-dessus, les rôles sont inversés. Auparavant, Gervaise comparait le père Bru à un chien errant, mais maintenant elle est comparée à ce genre de chien par le lecteur. Gervaise tombe donc plus bas que terre, car elle n'est plus vue comme un être humain, mais comme un chien d'égout ou un rat d'égout. Elle est sale, laide, répugnante et misérable. La description de Gervaise par le narrateur n'est vraiment pas flatteuse. C'était un signe de sa régression : « mouillée et laide », et avant cela, c'était une belle femme aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Virginie la traite de la même manière que Gervaise a traité le père Bru, sauf que Virginie n'a aucune pitié ni sympathie pour Gervaise. Virginie n'avait que du mépris pour Gervaise : « Elle jeta les trente sous sur le comptoir », de la même manière

que les gens jettent des pièces de monnaie à un mendiant ou des restes à un chien errant.

Les gens la traitent comme si Gervaise avait des puces. Elle était clairement peu attirante, laide et mouillée. Sur une échelle argumentative, cette comparaison serait du côté négatif inférieur. « Comme » est un modificateur réalisant MR de ce qui précède. L'image donnée en P « mouillé et laide » correspond à celle en Q « un chien tiré d'un égout ». Au fil des jours, les craintes de Gervaise semblaient devenir de plus en plus réelles. Quelles autres humiliations l'attendent encore ?

Au début de l'histoire, Gervaise et son compagnon Lantier vivent avec leurs deux enfants à l'hôtel Boncoeur dans le quartier populaire de Paris. Gervaise est abandonnée par Lantier et travaille comme blanchisseuse. Elle a épousé Coupeau, un voisin zingueur. Après son accident, Coupeau est devenu paresseux et ivre. Gervaise installe une blanchisserie qui finit par perdre à cause du gâchis de son époux et de son ancien amant. Finalement, Gervaise devient également victime d'alcoolisme. Elle a fait une grave chute qui s'est soldée par sa mort, sous l'escalier du trou où vivait le père Bru. Nous avons vu comment Zola a montré la décadence de Gervaise : d'abord, la dégradation de ses habitations, de la jolie boutique jusqu'à la niche du père Bru sous l'escalier ; puis l'effondrement de son métier, de blanchisseuse de fin à la laveuse de boue de son ancienne boutique. Et enfin, sa déchéance morale consiste à reprendre sa liaison avec Lantier et à tomber dans la prostitution. Personne n'aura pitié de lui ! Gervaise a connu toutes sortes de souffrances, commençant par la mendicité et culminant avec la prostitution. Ce soir-là, en cette nuit glaciale, Gervaise se tenait seule sur le

trottoir, attendant désespérément l'arrivée d'un client :

« Monsieur, monsieur, écoutez donc... L'homme se tourna. C'était Goujet. Voilà qu'elle raccrochait la Gueule-d'Or, maintenant ! [...] C'était le dernier coup, se jeter dans les jambes du forgeron, être vue par lui au rang des roulures de barrière, blême et suppliante. Et ça se passait sous un bec de gaz, elle apercevait son ombre difforme qui avait l'air de rigoler sur la neige, comme une vraie caricature. On aurait dit une femme soûle. Mon Dieu ! ne pas avoir une fichette de pain, ni une goutte de vin dans le corps, et être prise pour une femme soûle ! [...] Bien sûr, Goujet croyait qu'elle avait bu et qu'elle faisait une sale noce » (Zola, 1983, p. 491).

Cette confrontation soudaine avec Goujet fut comme le coup de grâce porté au cœur de Gervaise. Le cœur de Gervaise était profondément peiné par les échecs qu'elle avait endurés jusqu'à présent. L'utilisation du marqueur argumentatif « comme » permet d'établir la comparaison entre la femme qu'elle était dans le passé avec la femme qu'elle est maintenant. Ce regard que Gervaise jetait sur son ombre était le dernier signe de coquetterie qu'elle allait montrer. Gervaise réservait une affection singulière et vertueuse à Goujet. Il était l'homme qui occupait une place spéciale dans son cœur. Auparavant, Goujet avait eu une affection pour Gervaise, la trouvant captivante pendant cette période. D'ailleurs pour lui Gervaise aimait se faire belle, soigner son apparence pour lui plaire davantage. Gervaise avait espéré que Goujet conserverait à jamais son impression positive, mais le destin avait des plans différents. Elle ne souhaitait plus jamais le revoir, surtout pas au milieu de la neige et du temps glacial. Pourtant, ils étaient là, forcés de s'affronter dans des circonstances défavorables. Le coup final est venu lorsque Gervaise a été jetée aux pieds du forgeron. Elle était là, épuisée, et Goujet la regardait avec méfiance, comme si elle était un obstacle à surmonter. Son visage était pâle et suppliant.

Gervaise souffre à l'idée de lui paraître laide et repoussante. Cette ultime torture ne lui a pas été épargnée, et cela lui est insupportable. Goujet est resté inchangé et porte toujours le surnom de « Gueule-d'Or ». Mais Gervaise a beaucoup changé et ce n'est pas pour le mieux : « Elle pouvait voir sa propre ombre déformée, comme si elle riait dans la neige ». Le sentiment d'humiliation est intensifié par l'utilisation de « comme », qui assimile Gervaise à une caricature. Devant l'homme que Gervaise aime, elle aurait aimé paraître à nouveau jolie et attirante. Malheureusement, les images que son ombre lui renvoie dans la neige ne révèlent que sa laideur et sa tenue ridicule. C'est pourquoi Gervaise dit qu'elle est « une vraie caricature ». Ce qui vient avant « comme » est réalisé, confirmé par ce qui suit. Ce connecteur « comme » souligne le caractère grotesque de son apparence et du couple qu'ils forment dans la neige.

Nous pouvons encore aller plus loin en disant que Gervaise est également sa propre caricature et sa propre ombre. Au fond, Gervaise ne pense probablement pas qu'elle a autant changé et qu'elle est devenue si drôle. Mais d'autres l'ont remarqué car son physique était vraiment mis à l'épreuve par une vie de misère et d'alcool. Ce dernier facteur l'a amené à avouer le choc de sa dépression, ainsi que son désespoir : « Mon Dieu ! Pas un morceau de pain, pas une goutte de vin, et passer pour une ivrogne ! » Voilà l'image que Gervaise ne voulait pas montrer à Goujet. Elle ne voulait pas qu'il la voit ainsi : repoussante, misérable et ridicule. Et ce dernier espoir est à jamais brisé car Gervaise semble voir dans le regard de Goujet le dégoût pour la caricature qu'elle est devenue. Or pour lui, elle aurait voulu rester belle. Que reste-t-il maintenant ? Pratiquement rien !

Notre travail visait à montrer l'importance de deux marqueurs argumentatifs « mais » et « comme » liés aux caractéristiques des personnages principaux de *L'Assommoir* d'Emile Zola. Grâce à la théorie de l'argumentation, nous avons pu distinguer les constantes entre les opérateurs d'arguments. On découvre alors que nos trois protagonistes sont unis par un « mais » et un « comme », qui est aussi leur caractéristique. Pourtant, les mêmes marqueurs qui les unissent fatalement les séparent aussi, nous avons vu qu'ils s'opposent, tant physiquement que mentalement. Tout cela grâce au fait que la mobilité du texte chez Zola ne s'arrête jamais à une seule image ou à un seul texte. À travers ces configurations métaphoriques, le génie littéraire de l'auteur ravive notre admiration.

Bibliographique

I- Corpus :

- ZOLA Emile, *L'Assommoir*, Le Livre de Poche, Paris, 1983.

II- Ouvrages critiques sur Emile Zola :

- DESGRANGES Béatrice et CARLES Patricia, *L'Assommoir d'Emile Zola*, Hatier, Paris, 2002.

III- Ouvrages de méthodologie et de Linguistique :

- ADAM Jean-Michel, *Linguistique textuelle, introduction à l'analyse textuelle des discours*, Colin, Paris, 2008.
- AMOSSY Ruth, *L'argumentation dans le discours: discours politique, littérature d'idées, fiction*, Nathan, Paris, 2000.
- ANSCOMBRE Jean-Claude et al., *Théorie des topoi*, Kimé, Paris, 1995.
- BRACOPS Martine, *Introduction à la pragmatique - Les théories fondatrices : actes de langage, pragmatique cognitive, pragmatique intégrée, pragmatique intégrée*, De Boeck Supérieur, Paris, 2010.
- DUCROT et al., *Les mots du discours*, Minuit, Paris, 1980.
- DUCROT Oswald et ANSCOMBRE Jean-Claude *L'Argumentation dans la langue*, Mardaga, Bruxelles, 1983.
- DUCROT Oswald, *Dire et ne pas dire*, Hermann, Paris, 1972.
- *Idem*, *Le dire et le dit*, Minuit, Paris, 1984.
- *Idem*, *Les échelles argumentatives*, Minuit, Paris, 1980.
- *Idem*, *Logique, structure, énonciation*, Minuit, Paris, 1989.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine, *L'implicite*, Colin, Paris, 1986.
- RIEGEL Martin, PELLAT Jean-Christophe et RIOUL René, *Grammaire méthodique du français*, P.U.F., Paris, 2002.
- ROSSARI Corinne, *Connecteurs et relations de discours : des liens entre cognition et signification*, P.U. de Nancy, 2000.
- SARFATI Georges-Elia, *Eléments d'analyse du discours*, Colin, Paris, 2005.

VI- Articles :

- ANSCOMBRE Jean-Claude et DUCROT Oswald, « Deux mais

en français ? », *Lingua*, n° 43, p. 23-40, 1977.

- *Idem*, «Echelles argumentatives, échelles implicatives et lois de discours», *Revue Sémantikos*, vol 2, n°2-3, 43-66, 1978.

- Anscombe Jean-Claude, « Les marqueurs d'attitude énonciative », *Langages française*, N°161, Colin, 2009.

- *Idem*, « Théorie de l'argumentation, topoï et structuration discursive », *Revue québécoise de linguistique*, vol.18, n°1, p. 13-56, Montréal, 1989.

- CADIOT Pierre, « Remarques sur les différences entre pour et comme », *Sémantikos*, vol 10, n° 1-2, p. 95-110, 1989.

- DOSTIE Gaétane et PUSCH Claus D., « Les marqueurs discursifs », *Langue française*, N°154, p. 3-12, Colin, 2007.

- DUCROT Oswald, « Les modificateurs déréalisants », *Journal of Pragmatics*, vol. 24, n° 1- 2, p. 145-165, 1995.

- PLANTIN Christian, « Deux MAIS », *Sémantikos*, vol 2, n°2-3, p. 88-94, 1978.

- RODRIGUEZ SOMOLINOS Amalia, « Les marqueurs du discours : approches contrastives », *Langages*, n° 184, p. 3-12, 2011.

V- Dictionnaires :

- CHARAUDEAU Patrick et MAINGUENEAU Dominique, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002.

- *Le Petit Robert de la langue française*, Robert, Paris, 2008.

الملخص : الروابط الحجاجية في رواية « الحانة » للكاتب اميل زولا.

تهدف مقالتنا إلى إظهار أهمية اثنين من ادوات الربط الحجاجية « لكن » و « مثل » والمرتبطة بخصائص الشخصيات الرئيسية في رواية « الحانة » للكاتب اميل زولا. أردنا من خلال هذه الدراسة تسليط الضوء علي إحدى نظريات الحجاج الحديثة: نظرية الحجاج في اللغة. هذه النظرية التي وضع أساسها اللغوي الفرنسي أوزفالد ديكر ورفيقه البحثي. والتي حاول من خلالها إثبات فكرة عامّة مفادها أنّ اللغة تحمل بصفة ذاتية وجوهرية وظيفة حجاجية. وأن الحجاج متجذّر في اللغة ولصيق بها ، مثل وجهين لعملة واحدة ، لا يمكن فصل أحدهما عن الآخر. فاللغة ذاتية بطبيعتها ، مما يشير إلى طبيعتها الحجاجية. وجدنا أيضًا أن النظرية تؤسس منظورًا جديدًا يجعل الوظيفة الحجاجية وظيفة أساسية للغة، ويظهر ذلك جليًا في العبارة الشهيرة التي مضمونها: «أنا نتكلم عامة بقصد التأثير». بفضل نظرية الحجاج ، يمكننا التمييز بين الثوابت في سياقات الحجاج. وجدنا أن جميع أبطال الرواية الثلاثة مرتبطون بعلامات الاقتران « لكن » و « مثل » ، كخصائص من سماتهم المميزة. ومع ذلك ، فإن نفس ادوات الربط الحجاجية والتي توحدهم حتمًا تفصلهم أيضًا ، فقد رأيناهم يعارضون بعضهم البعض ، جسديًا وعقليًا. كل ذلك بفضل الحركة البلاغية للروائي والتي لا تتوقف أبدًا عند صورة أو نص واحد. واستمرار المتحدث في لعبة الإدراك والابتعاد عن الواقع ، والتي تضمنت على التوالي تقوية الاتجاه الحجاجي للكلام ، أو تخفيفه ، أو حتى عكسه.

الكلمات المفتاحية : اللغة، الخطاب، وظيفة ، حجه، اداة ربط.